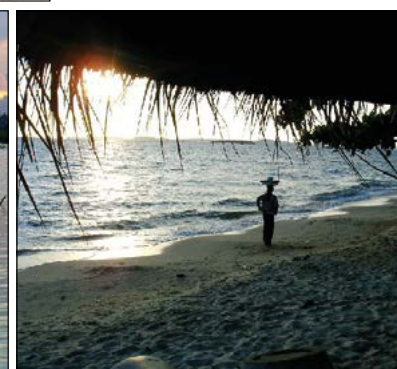


LA PREMIÈRE FOIS

FRÉDÉRIQUE DE LA ROCHE

Frédérique de la Roche était comme un oiseau tombé du nid lors de son premier voyage en Asie, où les surprises au quotidien, mâtinées d'un soupçon de naïveté, ont tracé le plus beau des itinéraires.



En novembre 2005, je voyage pour la première fois, j'ai 36 ans. J'en rêve depuis des années et là, j'ai enfin de quoi partir un peu loin. Je pars seule parce qu'il est déjà tard et je n'ai plus le temps d'attendre. On me prête un guide périmé et un sac de voyage assez pratique. J'ai un petit appareil photo compact; deux bugs informatiques ne me laisseront que quelques photos de très mauvaise qualité. Je ne choisis pas la destination la plus insolite mais tout me paraît incroyable, tout m'impressionne, tout m'interloque, j'adore tout observer. Plusieurs fois, je perds mon chemin; il y a plein de quiproquos et malentendus, je ne décide pas grand-chose. Je me donne une direction qui se transforme finalement en une sorte de glissade au ralenti où je ne maîtrise pas la trajectoire. Et puis un truc s'imprime profondément en moi, qui me donnera une envie irrésistible de recommencer, encore et encore.

Briffée par quelques copains voyageurs, je choisis le Cambodge en passant par Bangkok. «Pour une fille seule, l'Asie c'est plus sûr», me disent-ils. Époustouffée par le décollage, le dos collé au siège, c'est aussi la première fois que je prends l'avion. Quand les portes de Suvarnabhumi s'ouvrent enfin, j'entre d'un coup dans une odeur épaisse et chaude d'omelette mazoutée. À l'aéroport, pas peu fière, j'applique à la lettre les recommandations : «Pour le taxi, ne va pas aux arrivées, va aux départs, tu attendras moins longtemps, et dis bien de mettre le compteur». Je me fais discrète derrière un pilier pour fumer une cigarette et je me lance. Je donne l'adresse de l'hôtel que les copains me conseillent, près du parc Lumpini. Je ne réserve rien. Sur place, on me dit qu'il est complet, je ne m'y attends pas. Sur le perron, me voyant dépitée, un chauffeur de taxi comprend tout. Il met mon sac dans son coffre. C'est comme ça que je me retrouve

au White Orchid Hotel, au cœur de Chinatown. Je pose enfin mes affaires après un échange un peu tendu à la réception à cause d'un anglais d'équilibriste. Dans cet hôtel, beaucoup de clients chinois en costume-cravate. Seuls, quatre hommes d'affaires de toute évidence, discutent dans le lobby désert, vautrés dans des fauteuils bien *smoufs* autour d'une table. Une estrade tout au fond. De temps en temps, un se lève, va sur l'estrade, prend le micro, pousse la chansonnette devant un karaoké, et revient s'asseoir poursuivre sa conversation, comme si de rien n'était. Je suis scotchée. Quand je sors de l'hôtel, il fait nuit depuis longtemps. Guidée par les enseignes lumineuses, je mémorise: je sors à gauche, marche environ cent mètres, tourne à droite... pas question de me perdre le premier soir. Je mange une soupe délicieuse dans une gargote. Un bouillon avec quelques trucs dedans, et comment expliquer...

au moins quatre ou cinq gammes de goûts sous le palais! Puis ça se termine magistralement par la citronnelle. Une révélation. À l'hôtel, je fais la connaissance d'un Français qui vit à la Réunion, fabricant de bijoux, venu ici pour acheter du matériel. Ne sachant pas trop par quel bout découvrir cette ville immense, je le suis. Je déambule avec lui entre les étals de bijoutiers, et nous mangeons des soupes. Je reviendrai à Bangkok rien que pour les soupes. Aussi, il y a un truc que j'adore, c'est ce culte de la plante verte, tous ces pots de plantes vertes partout, sur les trottoirs, dans les commerces, au fond des cours... Je me fais piétiner par une dame après avoir commandé un massage thaïlandais. Je n'aurai vu aucun temple mais plein de petits marchés. Trois jours de découvertes en petits confettis pas du tout ordonnés. Puis je manque de lopper mon bus pour Trat. On ne se comprend pas avec le chauffeur qui me laisse devant